

# La grande pitié des enfants réfugiés

Autor(en): **Bourquin, Dora**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **59 (1949-1950)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-558540>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# La grande pitié des enfants réfugiés

PAR DORA BOURQUIN

Vous vous attendez peut-être au récit renouvelé des enfants qui meurent de faim et de froid... Non. Rien d'aussi «photogénique». Il y a certes encore des centaines de milliers d'enfants sous-alimentés. Mais le temps de la grande faim est passé. Il reste quelque chose de plus douloureux et de plus difficile à guérir: la soif d'une vie normale. On peut, en quelques années de bons soins, guérir un enfant physiquement affaibli, ou malade. Pourra-t-on jamais compenser à un enfant le mal dont il a souffert dans son âme, dans son esprit?

Nous nous sommes émus — et à juste titre — des deux tragédies que nos journaux suisses ont récemment commentées sur des pages entières: la mort d'une fillette de cinq ans, martyrisée par une marâtre, et celle de 14 enfants, morts dans un incendie de par la criminelle négligence de ceux qui en avaient la charge sacrée. Si nous sommes honnêtes, nous serons obligés de reconnaître pourtant que l'attrait, — toujours latent dans nos cœurs — du sensationnel, a, en quelque sorte, «corsé» notre émotion.

Est-ce parce qu'ils sont moins proches, ou parce qu'ils sont des millions, que le sort d'autres enfants-martyrs nous laisse si calmes? Nous avons, depuis la fin de la guerre, entendu tant de récits, vu les photographies de tant de gosses décharnés, et tellement frémir à la pensée de ce que l'homme avait pu infliger de torture consciente à l'homme, que notre sensibilité a fini par s'émousser. Nous éprouvons comme un recul instinctif devant de nouveaux récits de misère et d'horreur. Les mots, usés, et les chiffres ne veulent plus rien dire. Faudra-t-il surenchériser, pour nous émouvoir à nouveau? Donner du plus «sensationnel» encore? Le ciel nous en préserve... Essayons plutôt d'aller plus loin, plus profond, dans la détresse qui devrait nous être un «sursum corda».

La marâtre qui a conduit tant d'enfants d'Europe et d'ailleurs là où ils en sont, c'est la civilisation dont nous étions si fiers. Et la négligence qui les maintient dans cette détresse, c'est la nôtre, si nous ne comprenons pas que la tâche qui reste à faire est plus longue, plus difficile, et plus délicate que celle, magnifique, qui a été accomplie jusqu'ici.

«Pourquoi faut-il que nous ayons une nationalité avant de devenir grands?» criait dernièrement, dans sa détresse, un petit garçon interné dans un camp en Autriche, au moment où on lui annonçait que les démarches en vue de sa naturalisation ou de son émigration avaient échoué.

Le jeune pasteur à qui cet appel s'adressait écrit: «C'est un des côtés les plus humiliants de notre tâche d'adultes d'avoir à expliquer à des enfants pourquoi les autres peuvent faire certaines choses qui leur

est, à eux, interdites, simplement parce qu'ils sont nés du mauvais côté de la rivière... pourquoi les autres peuvent s'instruire, se préparer à la vie, apprendre un métier qu'ils aiment, et pas eux; pourquoi une montagne, un col, pas même: un mur fictif établi de main



d'homme, crée une séparation impitoyable entre les gosses qui ont le droit de regarder le monde avec des yeux de gosses, et ceux qui n'ont jamais été et ne seront jamais des enfants comme les autres... Des enfants qui, s'ils vivent jusqu'à l'âge adulte, risquent bien de porter toute leur vie le poids de ce qui a manqué à leur enfance...»

Dans le camp dont il est question, tous les enfants sont orphelins, ou séparés de leurs parents. Leur situation

est typique des absurdités de la guerre et de l'après-guerre: l'un d'eux est Allemand, de parents autrichiens; parce qu'il est Allemand, il ne peut pas devenir Autrichien, et parce que ses parents sont Autrichiens, il ne peut pas retourner en Allemagne; l'autre, Tchèque, a encore sa mère, mais elle n'a obtenu la permission d'émigrer que sous la condition qu'elle parte seule; les parents d'un autre, Yougoslaves, vivent à quelques kilomètres du camp, mais au-delà d'un «rideau de fer» infranchissable; un petit garçon, reliquat d'un major anglais, est considéré comme

aurait bientôt ses parents, ou une vie plus normale... Ces enfants, mis en contact avec le «normal», ne savent plus s'y adapter: invités pour quelques jours dans une famille qui les prend en pitié, ils s'y comportent de manière étrange; se promènent dans la maison, inventoriant les objets comme s'ils étaient dans un musée; ne savent pas que faire devant une table servie, n'osent pas marcher sur les tapis.

Dans beaucoup d'autres camps, les enfants sont avec leurs parents. Sont-ils plus heureux? Hélas pas toujours. Les tragédies de l'après-guerre, les séparations, ont souvent aigri les parents, détruit l'harmonie de ce qu'on n'ose plus, de toute manière, appeler un «foyer». «Ceux qui ont perdu tout espoir sont devenus indifférents à tout» lit-on dans un rapport du C. I. C. R. «En un mot, ils ont sombré dans une profonde apathie, dont les enfants subissent forcément le contre-coup.»

Quelle atmosphère peut-on créer pour des enfants dans un camp où 235 personnes, dont 75 enfants, vivent ensemble dans une «Massenstube»? Ou dans un autre où il y a 470 enfants sur 2000 réfugiés et où jusqu'à 150 personnes vivent dans la même hutte? Une jeune femme qui vient d'accoucher a réussi à s'isoler quelque peu derrière un rideau de toile de sac. Là, elle dispose d'une espèce de couloir de 2,3 mètres sur 60 centimètres. Pour ses propres soins, et pour ceux de son enfant, elle ne dispose que de ce qu'on appelle, d'un mot cruellement dérisoire, les «commodités» du camp: 10 lavabos pour 235 personnes.

De l'avis de tous ceux qui se sont penchés de près sur le drame des réfugiés, le problème de l'enfance et de la jeunesse est l'un des plus douloureux. Il le devient de manière aiguë au moment de l'adolescence, lorsque l'enfant normal s'oriente vers sa destinée. De quels soins, chez nous, n'entourons-nous pas nos petits, devenus grands, à ce moment crucial? Rien n'est épargné pour les guider vers le métier ou la vocation dans lesquels ils pourront se donner pleinement: consultations de spécialistes en orientation professionnelle, démarches de toutes sortes; et, quand on est certain d'être sur la bonne voie, il n'y a plus guère d'enfant, chez nous, à qui la possibilité ne soit donnée de suivre la voie choisie. Parmi les enfants réfugiés, aucune perspective d'avenir. La compétition pour le travail qui régit parmi les adultes l'excluerait de toute manière. Et, s'il y avait une perspective, il n'y aurait en revanche aucune possibilité, dans la plupart des cas, de s'y préparer. Les enfants, voués à l'inaction, au mortel ennui, incapables de trouver un emploi constructif à leurs forces vives, se réfugient dans un état de rêverie morbide, ou deviennent une proie rêvée du mal sous toutes ses formes. «Ces enfants», dit un rapport du *Swedish Save the Children Fund*, «deviennent un véritable danger pour la société.»

Il y a, Dieu soit loué, des enfants qui ont traversé la grande tribulation et qui ont encore en eux une

telle puissance de vie et de joie qu'ils veulent reconstruire un monde nouveau... Il y a de jeunes garçons qui, sortant d'une maison de détention où ils ont purgé une peine de plusieurs années, demandent, le jour où ils sont libérés, d'y rentrer avec la permission d'annoncer l'Évangile à leurs camarades encore internés.

Il y a les enfants de la République de Moulin-Vieux, et de beaucoup d'autres villages d'enfants. On se demande de quelles grâces dispose la Providence pour que, au-delà d'un passé parfois sinistre, puisse renaître en eux tant de fraîcheur, de joie candide, de force constructive... Tout ce qu'ils font ou entreprennent (je pense en ce moment à ceux de Moulin-Vieux) est empreint de je ne sais quelle grâce, d'un amour de la beauté, de la vie, de la nature, que bien des enfants gâtés par la vie pourraient leur envier.

Ces enfants sont un témoignage vivant. Ils nous disent, sans le savoir: Aidez les autres!

ceux qui n'ont pas encore la chance que nous avons, ce ne sera pas perdu...

Pour terminer, puis-je citer deux couplets d'une des chansons composées par eux, musique et paroles, chanson qui illustre leur calendrier de 1950? Elle parle du camp qu'ils ont préparé avec amour pour y inviter des enfants d'autres pays:

*Pourquoi bâtir tant de maisons?*

— *Des murs, des toits, des plafonds, —  
Pour d'autres enfants qui viendront,  
Gentils, mignons, filles, garçons,  
Sœurs et frères!...*

*Savez-vous ce que nous ferons?*

— *Des murs, des toits, des plafonds, —  
Du pain, des fleurs et des chansons,  
Des routes, des ponts, et des maisons,  
Pour nos frères...*

## L'ARGENT, PROBLEME D'EDUCATION

*Problème qui ne cesse de préoccuper, et à bon droit, parents et éducateurs! M. Louis Raillon y consacre dans la revue française «Éducateurs» une étude suggestive à laquelle nous empruntons les passages suivants. Notons simplement que lorsque des chiffres sont cités, il s'agit de francs français.*

A quel âge faut-il donner de l'argent à l'enfant? Pas avant 7 à 8 ans en tout cas. Pas avant que l'enfant ne sache reconnaître les pièces de notre monnaie... Encore faut-il lui apprendre, patiemment, à les reconnaître; il y a, comme cela, un certain nombre de choses et d'opérations qui semblent toutes naturelles à l'adulte et qui ne le sont pas pour l'enfant. Même les philosophes qui admettent les idées innées ne comptent pas parmi celles-ci la connaissance des monnaies. En outre, l'enfant est à la merci d'une foule de pièges insidieux: comment se fait-il, par exemple, qu'un billet crasseux soit l'équivalent exact de cette belle pièce de cinq francs? La logique enfantine n'est pas la nôtre; il faut y penser.

Ces connaissances pratiques étant acquises et rodées, peut-être par l'usage contrôlé des commissions faites par l'enfant (lui montrer l'occasion qu'il a ainsi d'apprendre), un jour viendra où l'enfant pourra avoir quelque argent sur lui. Ce sera probablement plus tôt à la ville qu'à la campagne. La somme sera raisonnable (on voit des enfants de 12 ans porter 1000 francs français sur eux ou davantage; c'est excessif), mais elle sera la propriété de l'enfant.

Vous aurez peut-être peur de vous lancer ou, plutôt, de lancer votre enfant avec un peu d'argent. Commencez en profitant d'occasions limitées, telles qu'une kermesse ou quelques jours de vacances, le Nouvel An, puis élargissez progressivement.

Qu'on lui propose (toujours en vue de l'aider à agir un jour par lui-même) de rendre compte de l'emploi de son argent; c'est un excellent moyen de faire réfléchir l'enfant sur le choix qui préside à ses dépenses.

Mais, de grâce, que cette reddition de comptes ne soit pas l'occasion régulière de reproches amers! Certes, des paquets de bonbons figureront régulièrement, pendant un certain temps du moins, sur le petit carnet; mais un jour viendra, plus vite qu'on ne croit, où ils s'espaçeront; l'enfant achètera des crayons, des cahiers, des instruments de travail. Il fera des cadeaux (souvent d'un goût douteux, mais c'est une autre affaire!). Vous aurez, sans doute, la joie de voir votre enfant capable de générosité. Peu à peu, il dépensera moins, ne cédera plus à toutes les sollicitations des vitrines. Il réfléchira, il calculera ce qu'il peut acheter avec ce qu'il a: c'est-à-dire, en langage d'adultes, qu'il apprendra à faire son budget (problème, à coup sûr, plus intéressant que ceux de l'école et qui, par contre-coup, risque même de rendre ceux de l'école... intéressants!).

Si vous avez su être, dans ce domaine comme dans les autres, loyal avec lui, il finira par vous demander conseil.

Vous craignez peut-être le gaspillage? L'expérience prouve qu'une telle méthode le prévient. Habitué à réfléchir sur l'utilisation de l'argent qu'on lui donne, l'adolescent en arrivera rapidement à découvrir, en son père, l'homme qui travaille pour toute sa famille, au prix d'un labeur pénible et cependant régulier.

Je me souviens de ce garçon de 16 ans qui, découvrant ce que son père gagnait, voulait renoncer à ce qu'on lui donnait chaque mois comme argent de poche. «Depuis si longtemps, disait-il à ses parents, non contents de me procurer l'essentiel et de payer mes études, vous me donnez encore de l'argent à dépenser bêtement...»

Le père travaillait tard dans la nuit. Il s'était parfois demandé si sa méthode était sage; si les billets qui portaient ainsi n'auraient pas mieux servi autrement... Depuis ce jour, il a la certitude d'avoir fait, pour son fils, le meilleur des placements.